

Les surgissants de Dominique ALBERTELLI

Chronique ...

par Christian Noorbergen

Sur fond de magma profond et fluctuant, insondable et sans assise, se détachent les toujours-là, les incréés fabuleux d'Albertelli, ses habitants terribles. Création déchirante, quand la peinture, crûment sexuée de mort, en bête de proie infinie s'empare de l'univers. Et la nuit prend corps. Déshabillés de tout dehors, en brise-tendresse, ces implacables surgissants ne cessent d'écraser nos habitudes, et d'envoûter nos solitudes. **Dominique Albertelli sacrifie les apparences. Elle s'attaque au destin. Elle éteint les certitudes, elle fouille et faille les corps, quand même le socle d'humanité ne cesse de résister.** Elle ensemence les combles charnels, et quelque chose d'étreint et de dévasté, et qui ne tient pas en place, prend l'art à la gorge, et quelque chose d'interdit sidère tous les désordres graphiques. Les barrages du mental cèdent devant ces maudites et poignantes naissances.



Il y a des têtes en magma où on ne voit pas toute la vie, des visages en voyage de visages, de rudes masques aux gris indéfinis de la mort-vie, des cous aigus qui suintent la décapitation, des corps jetés en vrac, des orbites fendues et défendues, où l'âme muette hésite à traverser les regards...

Œil noir au dedans, noir au-devant. Partout l'opacité règne, ou presque. L'émotion, comme une exécution, est capitale. Des taches inexplorées ensanglantent la toile, tandis qu'une absence nue envahit sans fin nos étreintes. Le regard peint fait gouffre immense. Le rouge et le noir tressaillent et s'abandonnent à leurs élans sacrilèges, tandis que l'écho des corps à vif résonne dans nos miroirs. La transe graphique, haletante et acérée, nie l'espace, et l'espace impensable engloutit tous les signes. **Mais la main du peintre, comme un scalpel de sombre lumière, ne cesse de sauver la vie.** Elle circule dans les durs éclats de la chair broyée, dans la pulpe des meurtrissures vitales. Une magie agissante, austère et sauvage, fait disparaître la

normalité. Elle bouleverse le temps insidieux de l'attente, et s'installe aux creux cruels des "silences oppressants" (Guy Denis, "Les peintres de l'agonie"). Art d'incantation brutale où palpitent d'éprouvantes saignées d'être. Art lourd et puissant, à la scénographie décanter et tribale, saisissante et prodigieuse. Toute chair est de passage, mais sans corps, l'homme se vide. Ici, dans l'œuvre, le corps insaisissable, inlassablement traqué, fait bloc, et l'espace est bloqué, comme si le corps déserté avait tranché l'univers. Dominique Albertelli creuse l'énigme insondable d'exister, drame bloqué juste au bord de la vie. L'art vit de ces blessures sublimes. ■

Du 11 avril au 14 mai 2014
Galerie Nicole Evin

